

Une vie de machine

Elle est noire, imposante. Ses formes galbées, ornées d'arabesques dorées, sont solidement vissées sur le socle de bois ciré. Noire était aussi la nuit, dans laquelle elle travaillait encore, prolongeant l'activité du jour. Son murmure de machine, tenu mais régulier, fin comme l'aiguille qu'elle monte et descend, s'étirait en phrases douces et rythmées qui témoignaient de la présence de celle qui la guidait, si rassurante derrière la porte close. Discours polyphonique de cet assemblage impeccable de minuscules rouages, œillets, chas, bras et crochets bien huilés, unissant leurs mouvements et leurs voix. Elle piquait et repiquait, entrelaçait inlassablement les deux fils, celui du dessus et celui du dessous, celui de la bobine et celui de la canette, assemblant délicatement les étoffes. Parfois le cliquetis du pied de biche et la marche arrière hésitante suspendaient le temps : menace terrifiante de l'arrêt de la machine et du silence qui creuserait alors inexorablement la nuit. Elle repartait pourtant, enfin, sous la pression encourageante du pied, ferme mais léger sur la pédale. À nouveau la tension des fils enlacés reliait le jour à la nuit - les deux pièces, l'une éclairée, affairée, et l'autre obscure, silencieuse et abandonnée - tressant un souple treillage, comme un cocon permettant cette résignation au sommeil. Une nuit cousue de fil blanc jusqu'au matin, à petits poings serrés.

Aujourd'hui, elle se niche sous sa caisse de bois, oubliée par les mains qui l'accompagnaient délicatement et réduite au silence infini ; elle a laissé ce fil de la vie sur lequel je m'échine.

Pascale